

Pierres

Ramasser des cailloux, ça ne sert à rien.

C'est bon pour l'enfant que nous avons été, qui interrompt ses jeux sur la plage, prend dans le creux de sa main une pierre que l'eau fait encore briller, la tourne en tous sens et s'émerveille longtemps de ses couleurs, ses veines, ses moires. Des éclats accrochent son regard ; que peut bien voir un enfant dans ces mille étoiles vite rapportées à la maison et entassées au fond du jardin avec d'autres trésors ? Vous en souvenez-vous ?

Pour comprendre la signification d'une pierre, dans un jardin oriental ou dans un pot à bonsaï, il est bien utile de rappeler cette fascination de l'enfant. Mais il ne suffit pas de remonter à notre enfance : il faut aussi revenir quelques siècles en arrière, sur d'autres continents.

La Chine

En Chine, par exemple. C'est même inévitable puisque c'est là, dès le VIII^e siècle avant J.-C, qu'a été imaginé l'usage de pierres pour décorer les parcs et, quelque temps après, la miniaturisation de paysages sur des plateaux.

En Chine donc, en ces temps-là, l'amour des pierres naît au moins de deux sources.

D'abord l'exercice de la sagesse, qui prolonge chez l'adulte l'émerveillement de l'enfant, approfondit la relation de l'homme à la nature, sur un mode hédoniste et serein. Le regard appliqué fait percevoir la densité de l'Univers. A force de concentration, le sujet pénètre l'objet et s'en laisse pénétrer. L'Univers retrouve sa paisible unité. La dimension perd toute importance : un caillou « est » toutes les montagnes ; une goutte de rosée sur un brin d'herbe, tous les palais du monde, nous disent les sages.

En deuxième lieu, l'art des jardins. Les parcs, quelquefois immenses, étaient entièrement aménagés : rivières, lacs, îles, forêts, etc. Les amas artificiels de rochers, figurant des montagnes, des falaises, des grottes, n'avaient pas que cette fonction de représentation, mais venaient aussi équilibrer la composition du paysage que le visiteur découvrait, pour le plaisir de ses sens, en suivant un itinéraire déterminé, unique et obligatoire (par exemple, la descente en barque d'un cours d'eau).

Peu à peu, cet aspect utilitaire des pierres prit le dessus, au détriment du symbolique. Des artistes se mirent d'ailleurs à les travailler, les sculpter, quelquefois pour leur imposer des apparences extraordinaires, donner à voir du « jamais vu ».

La surprise, totale et immédiate, de l'enfant se réduit alors à un simple jugement de valeur, plus objectif, porté par des connaisseurs sur un objet fabriqué intentionnellement pour satisfaire leur goût.

C'est bien ainsi, semble-t-il, que doit s'interpréter la tradition chinoise du paysage sur plateau : reconstitution à l'échelle de paysages naturels, taillés dans du marbre blanc, par exemple.

Le Japon

D'où vient que ce pays, soumis pendant des siècles à la domination culturelle du continent, ait réussi à imprimer un tel caractère, spécifiquement japonais, et avec tant de force, à tous les éléments extérieurs qu'il a assimilés ?

Cette question ne recevra jamais de réponse. Et d'ailleurs, comment définir le « spécifiquement japonais » ? Qu'il soit permis cependant de souligner que cette assimilation est consciente,

volontaire et que cette attitude ne date pas seulement de l'ouverture à la technologie occidentale : dans des temps très anciens déjà, avait été érigée en proverbe l'expression « Wakon Kansai » qui signifie « Esprit japonais, technique chinoise ».

Mais cette question, il faut pourtant la poser à propos de l'utilisation japonaise des pierres. Or quels éléments de réponse avons-nous ?

Ce que nous savons, c'est que les Japonais ont repris à leur compte cette passion des pierres et leur usage dans les jardins, à peu près au même moment que la sagesse bouddhiste se diffusait dans les îles (VI^e siècle après J.-C.). Les premiers jardins furent aménagés autour d'amas de rochers représentant le Mont Sumeru (ou Shumi) qui, dans le bouddhisme japonais naissant, était considéré comme le centre du Cosmos. Le paradis taoïste, Horai, était aussi représenté sous la même forme.

Certaines pierres étaient en elles-mêmes objet de vénération. Cela aussi venait de Chine (de petites pierres taillées en forme de paysage furent offertes par des ambassadeurs chinois à l'impératrice Suiko au tout début du VII^e siècle). Mais au Japon, on attacha assez vite du prix à des pierres non travaillées, des pierres qui n'avaient subi aucune transformation artistique. Pour leurs qualités intrinsèques (mais indicibles) ces pierres de grande valeur s'échangèrent et s'achetèrent comme des objets d'art.

On se rappelle l'anecdote du prince qui, en visite chez un vassal, trouva belle une des pierres ornant le jardin et se la fit offrir. Il la fit transporter jusqu'en son palais, enveloppée dans une magnifique étoffe de soie, sur un chariot tiré par douze bœufs blancs. Le voyage dura cent jours. Pour le rendre moins pénible à cette belle pierre qui se nommait Fujito, une bande de musiciens la berça de douces mélodies tout au long du trajet.

On a pu dire, et l'expression vaut d'être rapportée tant elle est juste, que la seule intervention humaine, le seul outil qui transformait une pierre, choisie parmi tant d'autres, en objet d'art, était l'oeil, l'œil du ramasseur de cailloux...

Jusque-là, rien d'autre qu'une assimilation de la culture chinoise, semble-t-il. Pourtant, quand un jeune Japonais du nom de Muso Suseki entreprend de réveiller le sentiment national de ses compatriotes, au terme d'une longue période troublée où le Japon, déchiré par la guerre des clans menée par les shoguns Hojo et Minamoto, parvient tout de même à s'affranchir de l'influence chinoise, que fait-il ? Il crée, vers 1345, le premier jardin « sec » fait entièrement de pierres (le « Jardin d'en-Haut » de Saihoji).

C'est de l'interprétation qu'on donne de cette cascade de pierre que découlent les éléments de réponse à la question : qu'y a-t-il de si japonais dans un caillou ?

Car si l'on continue l'investigation, il faut avoir à l'esprit que les arrangements de pierres au Japon, ou les petits rochers utilisés en Bonsai, sont profondément différents de leurs équivalents continentaux : ils sont « mis en scène » avec une intensité dramatique totalement étrangère à la sérénité chinoise des origines.

Et il faut insister sur cette différence : ses racines profondes sont dans les aspirations religieuses du peuple japonais, aspirations inconnues des Chinois et qui, issues de l'animisme d'avant les invasions, resurgissent dans le shintoïsme. Des dieux sont présents dans certains arbres, dans certains rochers, comme dans la Lune ou le Soleil.

Le continent chinois est une Nature paisible et généreuse. Le Japon est un territoire constamment menacé par les cataclysmes, escarpé, sans vastes surfaces cultivables. Le rocher sur son lit de sable ratissé, le caillou sur son plateau de bronze, sont la demeure des Dieux. Ils sont le Japon, surgi de notre méditation, pour un fragile moment d'éternité.

Le mythe

Viennent alors à propos, pour nous éclairer davantage, les deux mythes fondateurs du Japon. La déesse Amératasu, dit l'un, était fille du Soleil. Au commencement du monde, elle plonge la main dans le magma brûlant qu'était le Cosmos, en tira quelques poignées qu'elle jeta à la surface où elles se solidifièrent, formant un chapelet de volcans. Ainsi naquit le Japon aux 1042 îles.

L'autre nous dit que ce pays fut créé par un dieu et une déesse, Izanagi et Izanami. N'ayant pu se résoudre à le quitter, ils prirent l'apparence de deux rochers sur la mer. On les y voit encore : ce sont ces deux célèbres rochers de la baie de Futamigaura près d'Isé, appelés Meotoiwa. Ils sont liés entre eux par d'épaisses cordes de paille de riz et voués au culte Shinto.

Noter au passage cette correspondance étrange entre l'animisme Shinto et le taoïsme chinois du Yin (principe féminin, ici : l'eau) et du Yang (principe masculin, ici : le roc).

Et l'on peut prolonger à plaisir, comme par un jeu de miroirs, cette association de la pierre et de l'eau, du Japon et de ses mers : il n'est pas indifférent en effet que le terme désormais générique de « Suiseki » désigne toutes les pierres décoratives japonaises, quels que soient leur forme, leur style, et leur usage. Car Suiseki est fait des mots *Su*, qui veut dire eau, et *Seki*, qui veut dire pierre. De tous les termes que les Japonais ont d'abord utilisés pour désigner leurs chers cailloux (Bonseki, Bonzan, Daiseki, Chinseki, etc.) classés selon certains critères, c'est celui-là qu'ils ont finalement choisi, au XIX^e siècle, pour les nommer tous.

Conclusion

On peut aimer les pierres sans savoir pourquoi. Et d'ailleurs, partagerons-nous jamais la passion éprouvée pour elles par un Japonais ? Elle rend compte de la formidable confluence d'une religion (le shintoïsme), d'un système philosophique (le bouddhisme), et d'une solution politique à l'influence extérieure (le nationalisme), ce qui est bien éloigné de nos préoccupations quand nous posons un rocher sur un plateau.

De même, l'amateur de bonsai qui trouve une belle pierre dans la campagne n'est pas obligé de lui faire entendre de la musique pendant le transport pour la consoler d'être arrachée au sol natal (quoique, comme le fait judicieusement remarquer Michel Tournier, les pierres sont d'un naturel plutôt sédentaire).

Pourtant, que ces quelques réflexions soient pour le lecteur, malgré de saisissants raccourcis, comme un « pas japonais » entre la déesse Amératasu et l'enfant sur la plage qu'il a été.

Philippe du SORBIER

Lectures :

- BENOIST-MÉCHIN : l'Homme et ses Jardins (Abin Michel)
- Michel TOURNIER : Les Météores (Gallimard)
- Gore VIDAL : Création (Grasset)
- Jean LÉVI : Le Grand Empereur et ses Automates (Albin Michel)
- V.T. COVELLO et Y. YOSHIMURA : The Japanese Art of Stone Appreciation (Ch. Tuttle)
- Revue « Critique » n°428-429 (janvier - février 1983) : Dans le Bain Japonais (Éd. de Minuit - Centre National des Lettres).